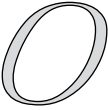


Le patrimoine vivant de l'église unie Saint-James

Par Rob Bull

 n voit souvent, sur la rue Sainte-Catherine, en plein centre-ville de Montréal, des passants qui s'arrêtent sur le trottoir et contemplent avec émerveillement la splendide façade d'une des belles églises de Montréal, soudain réapparue après avoir été cachée durant 80 ans.

Depuis cette renaissance, c'est sur une toute nouvelle place publique que s'élève l'église unie Saint-James avec sa façade victorienne de style gothique en grès rose, ses deux tours – celle à l'ouest plus petite que celle à l'est – ses gargouilles et ses petits dragons de pierre qui se mangent la queue. Et la grande verrière en rosace, magnifiquement restaurée par Françoise Saliou, brille de tous ses feux comme un kaléidoscope au coucher du soleil, pendant qu'un carillon électronique diffuse au-dessus de la ville des hymnes traditionnels protestants.

Au-dessus de l'entrée principale, les mots « The Lord is in His Holy Temple » (« Le Seigneur est dans son temple sacré ») sont gravés dans la pierre d'une écriture soignée ; au-dessus de ces mots, un bas-relief représente des oiseaux (un hibou et des colombes) et d'autres animaux (une biche, un lièvre, un écureuil), émergeant d'une feuille de vigne avec des grappes de raisin ou des glands dont les racines se transforment en têtes de serpents pour nous rappeler le monde créé d'où nous venons lorsque nous entrons dans cet espace spirituel. En y regardant de plus près, on peut voir des blocs de pierre plus pâles, là où passaient les poutres qui étaient placées directement à travers les murs et qui soutenaient les anciens édifices commerciaux, magasins et bureaux, qui avançaient jusqu'au trottoir et cachaient l'église à la vue des passants.

On peut encore voir certaines de ces structures commerciales, aux deux coins de cette place publique située devant l'église, rehaussées de nouveaux panneaux de verre dans lesquels elle se reflète.

Montréal, le Québec et le Canada ont redécouvert une page glorieuse de leur patrimoine religieux, et les passants sont souvent émerveillés et surpris. Les membres de la paroisse le sont tout autant !

La façade de l'église avait été cachée à la vue des passants par les magasins et les bureaux en pierre brune durant si longtemps que même les plus vieux ne se rappelaient pas ce dont elle avait l'air. Une dame âgée se souvenait avoir descendu les marches en tenant la main de sa mère alors qu'elle était enfant et qu'elle admirait les chevaux et les calèches qui attendaient le long du trottoir. Elle n'avait que six ans à l'époque où les magasins et les bureaux ont été construits.

En 1887, lorsque fut posée la première pierre de l'église Saint-James (alors de confession méthodiste), il s'agissait d'un quartier respectable habité par des gens de la classe moyenne, à la limite nord d'un secteur commercial en plein développement. Les gens plus riches habitaient « en haut » (au nord) de la rue Sherbrooke, dans le *Square Mile* (le mille carré) ou autour du Carré St-Louis. Dans le Vieux-Montréal, la rue Saint-Jacques/St. James Street, était le centre financier du Canada. C'est là qu'étaient situées deux des églises précédentes de la paroisse. Lorsque les méthodistes de Montréal déménageront sur la rue Sainte-Catherine, ils laisseront tomber le mot « Street » du nom de leur église. Les photographies de l'époque montrent l'église actuelle entourée de maisons ayant un ou deux étages. Juste en face, de l'autre côté de la rue, se trouvait la seconde église presbytérienne, St. Gabriel. La première église baptiste de Montréal était située au coin des rues Sainte-Catherine et City Councillors. À quelques rues de là, vers l'ouest, se trouvaient la Société Canadienne de la Bible et la cathédrale anglicane Christ Church. En regardant vers l'est, on pouvait voir l'atelier du sculpteur Robert Reid, *Montreal Marble and Granite Works. Castle and Son*, le fabricant de vitraux, n'était pas bien loin, sur la rue de Bleury. Chacun de ces artisans a été impliqué d'une manière ou d'une autre à Saint-James. Pouvant contenir 2 500 personnes, cette nouvelle église était alors la plus grande église méthodiste au Canada et la plus grande église protestante à Montréal.

Le protestantisme, sous toutes ses formes, est né de l'insatisfaction générale de nombreuses personnes, en Europe, vis-à-vis des pratiques religieuses, des exigences financières et des structures du pouvoir de l'Église catholique romaine de la fin du Moyen-Âge (au début du XVI^e siècle) ainsi que d'une meilleure appropriation de la Bible rendue possible par l'invention récente de l'imprimerie et par la traduction des Saintes Écritures dans les langues contemporaines à partir de l'hébreu et du grec. Plusieurs ont senti le besoin de revenir aux sources de l'Église telles qu'ils

les comprenaient à partir de leur lecture de la Bible, celle-ci occupant une place centrale dans le culte.

Alors que certains groupes comme les Quakers et les Frères Moraves ont emprunté une voie plus radicale et plus indépendante, les nouvelles Églises protestantes ont eu tendance à se regrouper autour de deux courants principaux : le courant luthérien et le courant calviniste (ou réformé). Au Canada, les anglicans sont plutôt proches des luthériens quant à la structure de l'Église et à la liturgie. Les presbytériens, tout comme les congrégationalistes, ont plutôt été inspirés par Jean Calvin, théologien français du XVI^e siècle, et pratiquaient donc leur foi de façon plus communautaire et moins hiérarchisée.

Les méthodistes se situaient entre les deux. Leur Église a pris naissance au milieu du XVIII^e siècle en tant que mouvement de réforme au sein de l'Église anglicane de Grande-Bretagne. Ce mouvement s'est vite propagé parmi les fermiers et les gens de la classe ouvrière en Angleterre, en Irlande et en Amérique du Nord. Il a été fondé par les frères John et Charles Wesley, qui étaient des pasteurs anglicans. John Wesley enseignait qu'une vraie foi chrétienne ne s'appuie que sur la Bible. L'inspiration de l'Esprit Saint dans la vie de tous les jours jouait un rôle clé dans la vie des croyants et dans leur interprétation des Écritures. La tradition chrétienne ainsi que le sens commun, que Dieu a donné à chaque personne, y jouaient également un rôle important. Lui et ses partisans s'adressaient directement aux gens, parcourant à cheval des milliers de kilomètres par année pour aller porter son message d'espoir à de grandes foules rassemblées en plein air ou alors s'adressant à des petits groupes dans des salles de réunion. Pour John Wesley, l'expérience religieuse était basée sur le salut universel, la grâce divine et l'interaction personnelle de l'individu avec Dieu. Il a développé un système d'exercices spirituels devant être accomplis en communauté, par les gens ordinaires, et il a formé des prédicateurs laïcs pour encadrer ces derniers. Des classes d'environ douze à vingt personnes se rencontraient une fois par semaine, en présence d'un prédicateur, à l'extérieur de l'église pour prier ensemble, étudier la Bible, s'entraider, partager des ressources et amasser de l'argent. Les critiques anglicans considéraient tout cela comme trop « méthodique ». Les adeptes de Wesley s'approprièrent le sobriquet. Le culte *methodiste* était souvent émouvant et joyeux, et la musique jouait un rôle significatif dans leur liturgie. Le frère de John, Charles Wesley, poète et musicien du mouvement, a écrit des centaines de cantiques, dont *Come thou long-expected Jesus, O for a thousand tongues to sing, Christ the Lord is Risen Today* et *Hark the Herald Angels Sing*, qui sont tous encore chantés à l'église Saint-James. Les

méthodistes travaillaient très fort à changer la société autour d'eux. John Wesley a dit un jour que l'esclavage aux États-Unis était « la chose la plus ignoble sous le soleil » et pria pour qu'il disparaisse « au nom de Dieu et de sa toute-puissance ». Lorsque les anglicans ont proclamé que les wesleyens étaient des dissidents, ceux-ci ont décidé, à contrecœur, de fonder leur propre Église.

Les premiers méthodistes arriveront à Montréal dans les années 1780. C'était des loyalistes de la ville de New York, venus se réfugier au Canada à la suite de la révolution américaine. Un certain M. Tuffy, un laïc qui avait parcouru l'Angleterre aux côtés de John Wesley, descendait de Québec en tant que pasteur itinérant ou *circuit rider* pour assumer, à diverses occasions, le rôle de pasteur auprès de la communauté.

En 1803 était fondée la première paroisse méthodiste de Montréal, composée de sept personnes, dont les petits-enfants des fondateurs de la première Église méthodiste en Amérique du Nord – la « John Street Methodist de Manhattan ». Ils étaient vingt méthodistes à Montréal lorsqu'en 1807, ils construisirent leur première chapelle, grâce à des dons venus d'Angleterre. Cette chapelle était située sur ce qui est maintenant connu comme la rue Saint-François-Xavier, au bas d'une côte vis-à-vis de la Place d'Armes, là où se trouve aujourd'hui la chapelle du Sacré-Cœur de la basilique Notre-Dame. En 1821, lorsque cette première bâtisse deviendra trop petite pour la paroisse en pleine expansion, les 119 membres déménageront sur la rue Saint-Jacques à l'angle nord-ouest de la rue Saint-Jean, et la petite chapelle d'origine se transformera en l'une des premières bibliothèques publiques de Montréal. Par la suite, la Chambre de commerce s'y installera.

La *St. James Street Wesleyan Methodist Chapel* était le centre névralgique d'un réseau de circuits réguliers où les jeunes pasteurs itinérants parcouraient les routes à cheval à travers les campagnes jusqu'à la vallée de l'Outaouais et dans les Cantons de l'Est, prêchant dans les champs, les étables ou les maisons privées. Le leadership des laïcs a toujours été important pour les méthodistes. Lorsqu'un nombre suffisant de gens se rassemblaient régulièrement à un certain endroit sur le parcours d'un circuit, ils y construisaient une église. Dans la vallée de l'Outaouais et dans les Cantons de l'Est, des douzaines d'églises à charpente blanche trouvent leurs racines à Saint-James.

L'un des premiers pasteurs, le révérend William Squire, est arrivé au Québec en provenance des Antilles, où il avait d'abord prêché aux esclaves et où les propriétaires d'esclaves avaient tenté de le tuer. Il devient pasteur itinérant dans les Cantons de l'Est, visitant les fermiers et leurs

familles dans des villages reculés, prêchant partout où on voulait bien l'écouter ; un jour, il épouse la fille d'une famille qui l'avait hébergé à Shefford. En 1832, à Saint-James, il garde l'église ouverte durant 30 nuits de suite pour y célébrer des cultes de « ranimation » (revival) durant une terrible épidémie de choléra qui tuera un Montréalais sur huit. Il meurt en octobre 1851 après avoir soigné un mourant lors d'une autre épidémie de choléra. À sa mort, plus de 70 calèches ont accompagné son corbillard jusqu'au cimetière, tandis qu'une grande foule suivait à pied. Il a été la première personne à être enterrée au cimetière Mont-Royal.

À cette époque, la troisième église – « Great St. James » ouverte en 1845 – était en pleine activité. Elle se trouvait un peu plus bas, près de la rue Saint-Pierre. Elle comptait 770 membres, mais l'église pouvait contenir plus de 2 000 personnes assises. La première pierre avait été posée par James Ferrier, membre de l'église depuis 1822, qui sera maire de Montréal et Chancelier de l'Université McGill ainsi que sénateur conservateur dans le premier Parlement canadien. Il a été, durant de nombreuses années, administrateur et directeur de l'école du dimanche de Saint-James. C'était un immigrant et un *self-made man*. C'était également l'un des hommes les plus riches de la ville, et l'un des rares paroissiens fortunés. La volonté des méthodistes d'assurer une éducation de base au plus grand nombre afin que tous puissent lire la Bible et participer au culte entraînera la création de nouvelles écoles, dont certaines deviendront par la suite des écoles publiques de langue anglaise. Cette volonté entraînera également la création des écoles du dimanche. De plus, dans un effort pour améliorer la formation des ministres ordonnés, des membres de Saint-James ont contribué à la fondation du *Wesleyan Theological College*, qui était affilié à l'Université McGill et qui est maintenant intégré au *United Theological College* (le Séminaire Uni). Ferrier participera à tout cela. Il est d'ailleurs reconnu pour avoir, à un moment donné, sauvé l'Université McGill de la faillite. Au XIX^e siècle, de nouvelles églises méthodistes ont essaimé un peu partout au Canada, dont plusieurs en partie grâce au capital de départ fourni par Saint-James et sous la direction d'anciens membres de la paroisse. En 1851, d'autres membres de l'église seront parmi les fondateurs du premier YMCA en Amérique du Nord en collaboration avec des baptistes et d'autres protestants de Montréal. Ils seront également impliqués dans la création du *Montreal General Hospital* (l'Hôpital général de Montréal). Ils se sont aussi associés à des membres d'autres églises pour mettre sur pied des bibliothèques ainsi que *The Strangers Friend Society* pour venir en aide aux immigrants. Saint-James et d'autres églises protestantes créeront ensemble une

fondation non confessionnelle, ancêtre de *Centraïde*, pour venir en aide aux pauvres, aux malades, aux nouveaux arrivants et aux prisonniers.

Les membres de la paroisse ont participé activement aux débats politiques de leur époque. Dans les années 1850, par exemple, la fameuse abolitionniste américaine Harriet Beecher Stowe a prononcé à Saint-James un vibrant discours contre l'esclavage. La chaire d'où elle a prononcé ce discours se trouve toujours dans la salle paroissiale. Par ailleurs, durant des années, la communauté de Saint-James sera préoccupée et divisée par la question de l'alcool, la drogue de l'époque, qui ruinait des vies et détruisait des familles. La discussion fera rage à Saint-James, mais durant plusieurs années, les partisans de l'abstinence totale domineront les débats. Plusieurs femmes méthodistes seront particulièrement actives à défendre leur cause, et l'expérience politique qu'elles auront acquise dans la *Women's Christian Temperance Union* leur servira plus tard dans la lutte pour les droits des femmes.

Au début des années 1880, les méthodistes de « Great St. James » constituaient une paroisse active et dynamique, logée dans la plus grande église protestante de la ville. Il y avait deux longs services de prières le dimanche, ainsi que des classes d'études bibliques l'après-midi. Le mercredi soir, un troisième service, de prédication celui-là avait lieu. L'école du dimanche était importante et active, des associations existaient pour les jeunes et pour les travailleurs : la *Young Peoples' Association*, la *Christian Workers Association* et la *Young Men's Association*. Au jour de l'an, les enfants protestants venus de toute la ville participaient à un grand rallye, le *Sunday School Rally*. En 1887, 3 000 enfants y participèrent et chanteront des cantiques. Ils repartiront tous avec un petit cadeau. À une époque où les prédications religieuses constituaient une forme de divertissement très populaire, quelques-uns des meilleurs prédicateurs de langue anglaise ont prêché à Saint-James. Il en va de même de certains des plus éminents revivalistes du XIX^e siècle. De plus, le programme de musique de l'église joua un rôle important dans le Montréal du XIX^e siècle.

Les raisons pour lesquelles les dirigeants de Saint-James ont décidé de déménager sur la rue Sainte-Catherine ne sont toujours pas claires.

Il est certain que plusieurs Montréalais de la classe moyenne, incluant des protestants, quittaient le Vieux-Montréal, le « centre-ville » de l'époque, un quartier qui devenait de plus en plus commercial. Mais deux églises catholiques (Notre-Dame et Notre-Dame-de-Bonsecours) sont demeurées actives et prospères. Et l'église « Great St. James » était spacieuse et bien utilisée. On pense que ses membres faisaient désormais partie des églises bien établies et qu'ils voulaient faire leur place parmi

toutes les autres grandes églises de la « haute-ville ». Un siècle plus tard, le révérend Mair affirmera en guise de boutade qu'ils avaient un « complexe immobilier » (« an edifice complex ») !

On projetait de construire une nouvelle église dans la « haute-ville » et de la financer grâce à un édifice à bureaux de sept étages, le *Temple Building*, qui serait construit sur le site de l'ancienne église, une fois celle-ci démolie. L'architecte choisi pour effectuer les deux projets était Alexander F. Dunlop, premier président du *Royal Architectural Institute of Canada* et qui dessinait des résidences pour les gens très riches. Saint-James sera sa seule église. Dunlop proposera un plan pour une église qui ressemblait de l'extérieur à une église victorienne inspirée d'une cathédrale française du Moyen-Âge. Elle serait faite de grès rouge provenant d'une carrière située dans la vallée de la rivière Credit, à l'ouest de Toronto, d'où provenait également la pierre du Parlement ontarien, et elle serait enjolivée de grès vert pâle en provenance de la Gaspésie. Les fondations seraient faites de pierre à chaux grise de Montréal.

Ces plans ont présenté plusieurs problèmes. L'entrepreneur responsable des fondations estimait que le sol était inadéquat pour les dimensions de la bâtisse, et de grandes quantités de ciment ont dû être ajoutées au plan original. Quant au couvreur, il avait des doutes tellement sérieux au sujet de la structure qui supportait le toit qu'on a dû faire appel à l'ingénieur en chef du Canadien Pacifique.

Le chantier de construction de Saint-James était énorme, mais la main-d'œuvre efficace. La construction sera achevée en deux ans. La première pierre avait été posée en 1887 par le sénateur Ferrier, et c'est en 1889 que le premier service religieux aura lieu dans la nouvelle église. Malheureusement, Ferrier n'y assistera pas : mort en 1888, il sera la dernière personne dont les funérailles seront célébrées à l'ancienne église !

Alors que la construction débutait, le ministre et l'un des administrateurs firent le tour des États-Unis et du Canada central, à l'affût d'idées pour l'aménagement intérieur de l'église. Ils arrêtaient leur choix sur un design réalisé à Akron, en Ohio. On y trouve un plafond bas et voûté, des arches en ogive déposées sur les murs, un grand balcon s'avancant vers le centre et des sièges en formation ovale sur le parterre. Il y a de nombreuses ailes, à la manière classique des méthodistes rassemblés autour de la Bible posée sur l'autel central, avec une croix nue, la chaire et la chorale derrière elle. Il y avait de la place pour 2 500 à 3 000 personnes assises dans le nouveau sanctuaire Saint-James, ainsi que pour 1 000 personnes dans la salle paroissiale, à l'arrière du bâtiment. À l'ex-

ception de la peinture sur les murs et de la conversion de l'éclairage du gaz à l'électricité au début du XX^e siècle, l'intérieur du sanctuaire est demeuré pratiquement inchangé durant presque 120 ans. Les coussins des sièges du rez-de-chaussée ont été recouverts, mais ils contiennent encore le rembourrage original fait de crin de cheval au XIX^e siècle. À l'époque, les sermons des méthodistes étaient fort longs et, moyennant paiement, des familles pouvaient réserver un banc avec des coussins. Il est assez significatif de constater que l'arrière de l'église – où se déroulaient les activités de semaine et l'aide aux démunis – sera construit et ouvert en premier. Une fois l'église terminée, le coût de la construction s'élève à 240 000 \$, en plus d'une autre somme de 150 000 \$ pour le *Temple Building*, construit sur le site de l'ancienne église.

L'orgue de la nouvelle église sera installé par *Edward D. Wadsworth Ltd.* C'est un des rares instruments de ce facteur en Amérique. Le contrat sera signé en 1888, mais ne sera complété à la satisfaction de l'église qu'en 1891. L'orgue sera placé à l'avant du sanctuaire – un emplacement normal pour les protestants, mais inhabituel pour Montréal. À l'origine, l'instrument avait trois claviers en plus d'une gamme complète de pédaliers et était actionné par un système hydraulique avec une pompe manuelle. Par la suite, en 1908, *S.R. Warren & Sons* de Toronto restaurera l'orgue et y ajoutera un mécanisme électropneumatique ainsi qu'un autre clavier. La moitié de la facture de 6 000 \$ sera assumée par Andrew Carnegie.

Les méthodistes n'aimaient pas avoir des représentations humaines dans leurs églises. On craignait que cela n'entraîne la tentation de prier la représentation plutôt que Dieu directement. Cependant, les sculpteurs s'arrangeront pour mettre quelques visages décoratifs dans le sanctuaire sous le balcon. Quant aux premiers vitraux ils étaient en *grisaille*, une vitre opaque assez unie, avec des dessins colorés de croix, de couronnes et d'une occasionnelle fleur de lys. Le premier vitrail figuratif de l'église était l'œuvre de *Castle & Sons*, dont les studios étaient situés rue Bleury : une illustration magistrale du Christ sur la route d'Emmaüs, installée dans les années 1890 en mémoire du sénateur Ferrier.

Bien que le plafond bas et avec beaucoup de relief ait contribué à la merveilleuse acoustique du sanctuaire, il n'était pas assez haut pour permettre de voir, de l'intérieur et dans son entier, la très grande et très belle verrière rose. Au balcon, de fausses *lancettes* (fenêtres en ogive) décorées avec des croix huguenotes laissaient pénétrer la lumière. Esthétiquement, le nouvel édifice obtiendra un grand succès. Certains le baptiseront la cathédrale méthodiste de Montréal, même si les méthodistes n'avaient pas de cathédrales. En 1912, Abdu'l-Bahá, le fils et successeur désigné

du fondateur de la foi bahá'íe, en a été très certainement impressionné lors de sa tournée en Amérique du Nord. Son discours à Saint-James est devenu un document important pour les adeptes de sa foi. Ce fut la première des nombreuses célébrations interreligieuses qui auront lieu à l'église Saint-James. Les *rallies* œcuméniques interprotestants du jour de l'an des écoles du dimanche ont continué, attirant des foules de plus en plus imposantes, si bien que les responsables du transport en commun durent prendre des mesures spéciales pour transporter les gens à l'aller et au retour de Saint-James. Il y avait un important groupe de jeunes gens, la *Epworth League*, du nom de la ville natale de Wesley. De plus, plusieurs prédicateurs de renom ont fait des sermons durant des missions évangéliques, attirant des foules considérables à l'église.

Cependant, les fidèles, dans leur bel édifice tout neuf, devaient affronter une grande pression financière. Malgré des mesures d'austérité mises en place par les administrateurs, la construction avait dépassé de beaucoup le budget prévu, en particulier pour les fondations et le toit. Des poursuites judiciaires eurent lieu contre l'église, entre autres pour des accidents durant la construction. Des taux d'intérêt élevés devaient aussi être payés sur des prêts prévus au départ à court terme, mais qui ne pouvaient plus être remboursés. Et, au début des années 1890, le Canada connut une des pires crises économiques de son histoire, ce qui fit que le *Temple Building* ne fut que très peu loué. En 1897, à peine 10 ans après la pose de la première pierre, et malgré plusieurs campagnes de financement ainsi que des prêts personnels et des legs de membres du conseil d'administration, Saint-James avait accumulé une énorme dette de presque 600 000 \$. À un moment donné, on proposa même une résolution visant à vendre l'église. À une autre occasion, on proposera de déménager (!) le sanctuaire sur un coin du terrain et de construire sur le reste des locaux à louer. En 1905 sera lancée une campagne de financement pancanadienne visant à rembourser la dette de Saint-James et à sauver l'église. Des journaux comme le *Montreal Star* et le *Christian Guardian* (ce journal, édité à Toronto, était le journal national des méthodistes canadiens) ont appuyé cette campagne en publiant des articles illustrant à quel point la communauté de Saint-James avait contribué à construire d'autres églises partout au pays et à financer des programmes d'aide. Des méthodistes de tout le Canada ainsi que des associations de femmes et des enfants de l'école du dimanche apporteront leur contribution sous forme d'une multitude de petits dons. L'école du dimanche de Saint-James amassera 1 200 \$! De plus, l'état de l'économie s'améliorera, et le *Temple Building* sera finalement vendu en vue d'un réaménagement – il sera démoli et remplacé par la maison mère de la filiale montréalaise de la Banque Canadienne Impériale

de Commerce –, et l'église Saint-James verra sa dette réduite à 75 000 \$. Tout était réglé ! C'est du moins ce que tout le monde pensait à l'époque.

Toutefois, en 1911, la dette de l'église augmente de nouveau, et les gens de la classe moyenne s'éloignent encore plus du centre-ville. L'église sera mise en vente à un prix suggéré de 2 millions \$. Cette décision provoquera un mouvement de colère d'un bout à l'autre du pays. À titre d'exemple, une lettre au *Christian Guardian* se lisait comme suit : « Saint-James appartient à l'Église protestante de l'Atlantique au Pacifique plus que toute autre église. De nombreuses personnes, malgré leurs ressources très limitées, ont donné quelque chose pour aider à sauver l'édifice. » La vente ne se concrétisera donc pas, une autre campagne de financement éloignant encore une fois le péril.

En 1913, l'église engage le révérend Charles A. Williams, un pasteur méthodiste irlandais de Dublin, à qui on donnera comme priorité l'élimination de la dette. Il organise donc une autre campagne dont l'objectif est de 100 000 \$. Chester Massey, un membre de la *Metropolitan Methodist Church* à Toronto, proposera de donner le 10 000 \$ final si on réussit à amasser le reste de la somme. Timothy Eaton et la famille Eaton de Toronto y ont aussi contribué. Le révérend Williams fera campagne personnellement et on dit qu'il amassera 75 000 \$ à lui tout seul. La dette sera entièrement épongée au printemps 1918, vers la fin de la Première Guerre mondiale, et le révérend Williams, devenu entretemps major et officier-recruteur pour l'armée, déménagera à Toronto peu de temps après.

La guerre aura beaucoup d'impact à Saint-James. À l'arrière du sanctuaire, on peut voir deux longues listes des noms des membres de la communauté qui se sont portés volontaires au combat, presque deux cents, la plupart de simples soldats. Des croix marquent les noms de ceux qui sont morts au combat. C'est certes une bien grande contribution pour une seule paroisse. Durant cette Première Guerre mondiale, le révérend major Williams transformera le sous-sol de l'église en club pour les soldats. Montréal était alors le carrefour du transport au Canada et les troupes arrivaient par train de partout au pays avant de se rendre au port pour s'embarquer sur des bateaux vers l'Europe. Les douches qu'il fera installer au sous-sol sont encore utilisées de nos jours par le *St. James Drop-In Center*, un refuge pour les sans-abri. Une cuisine sera également aménagée. Les dames de la communauté y préparaient les repas et bavardaient avec les soldats. Du côté est de l'édifice, au sous-sol, on construira une salle de quilles avec trois allées afin d'occuper leurs loisirs.

En 1917, Emmeline Pankhurst, la célèbre suffragette anglaise qui avait été emprisonnée plusieurs fois en raison de ses actions pour le droit de vote des femmes, a fait un discours à Saint-James. Les méthodistes canadiennes étaient très actives dans la lutte pour l'obtention du droit de vote pour les femmes, et Mme Pankhurst était en bons termes avec les autorités militaires, car elle soutenait l'effort de guerre et l'importance du rôle que les femmes devaient y jouer. Au Canada à cette époque, les femmes pouvaient voter dans plusieurs provinces, mais pas encore au Québec ni aux élections fédérales. L'église était pleine à craquer lorsque Mme Pankhurst y prit la parole. Des gens étaient assis dans les allées du balcon ainsi que sur des sièges escamotables dans les allées du rez-de-chaussée. Plusieurs étaient debout le long du mur. Un observateur a décrit l'oratrice dans ces termes : « Une femme svelte, bien mise, portant une magnifique robe, avec une voix de miel, qui berçait la foule comme le vent dans les blés. Rien dans ses paroles ou dans ses gestes ne faisait penser à quelqu'un qui cherche la notoriété. »

Néanmoins, à la suite de cette assemblée, les autorités de Montréal décidèrent que Saint-James n'était pas sécuritaire. Le chef des pompiers ordonna à l'église de condamner ses sièges escamotables après presque 40 ans de service et la capacité maximum de la salle sera diminuée de beaucoup, soit à environ 1 200 places. Il y aura d'autres grandes assemblées à Saint-James, mais aucune d'entre elles ne réunira un aussi grand nombre de personnes que celle où Mme Pankhurst a livré son discours. Cependant, comme résultat des efforts des femmes méthodistes et de ceux de membres d'autres églises canadiennes et des assemblées comme celle de Saint-James, le Canada accordera le droit de vote aux femmes pour les élections fédérales du 24 mai 1918, deux ans avant les États-Unis. Les Anglaises obtiendront le droit de vote en 1928. Toutefois, les Québécoises devront attendre jusqu'en 1940 avant de pouvoir voter aux élections provinciales et municipales.

La grande « fenêtre du souvenir » sur le mur ouest du sanctuaire, veut commémorer la Première Guerre. Elle a été conçue et peinte par W.C. Kelsey, un natif de Westmount qui vivait en Angleterre, et elle a été assemblée sur place par la *Montreal Art Glass Company*. Ses deux panneaux latéraux représentent les figures allégoriques de la Justice, de la Tempérance, de la Prudence et du Courage. Le panneau central montre l'image d'un soldat épuisé, baïonnette au fusil, debout au-dessus de ses camarades attendant dans une tranchée, alors que flotte au-dessus d'eux le drapeau britannique sous lequel l'armée canadienne combattit en 14-18. Un ange veille sur eux et, au-dessus, dans le coin supérieur gauche, on

aperçoit un coquelicot, une allusion au poème *In Flanders Fields* de John MacRae, un professeur à la faculté de médecine de l'Université McGill qui est mort à la guerre. Plus haut, sur chacun des petits panneaux, on voit des explosions d'obus. Ce vitrail aura été payé grâce à une autre campagne de financement et dévoilé lors d'une cérémonie spéciale, le 12 octobre 1924, par Sir Arthur Currie, chancelier de l'Université McGill et ancien commandant dans les forces armées. Le sujet de ce vitrail n'était pas très religieux, mais avait une signification toute spéciale pour la communauté.

La guerre retardera, mais n'empêchera pas la dissolution de l'Église méthodiste du Canada. Le 1^{er} juillet 1925, après deux décennies de discussions, les méthodistes, les congrégationalistes et la plupart des presbytériens du Canada s'uniront pour former une nouvelle Église, l'Église unie du Canada, qui est l'Église protestante ayant le plus grand nombre de membres au pays. C'était la première fois depuis la Réforme du XVI^e siècle que des Églises s'unissaient au-delà des frontières historiques des dénominations religieuses, et cette union reçut un accueil chaleureux dans le monde entier. Saint-James est devenue alors une église unie de tradition méthodiste.

Pour Saint-James, ce changement a eu des répercussions dans ce qui a trait aux procédures administratives, mais relativement peu dans la vie de la paroisse. Ainsi, cela ne règlera pas ses problèmes d'argent. Les coûts d'entretien et de réparation avaient été sous-estimés et les 25 000 \$ amassés pour payer la « fenêtre du souvenir » aideront également à payer une partie de la nouvelle dette accumulée. Avec la commercialisation grandissante de la rue Sainte-Catherine, les membres de l'église ont envisagé la possibilité d'une source régulière de revenus en construisant des magasins et des bureaux devant l'édifice. De nouveau, plusieurs personnes ont protesté ; le *Montreal Herald*, par exemple, titrera en une : « Ne touchez pas à l'Abbaye de Westminster canadienne », et une autre fois : « Opposition aux plans de l'église : des protestations indignées s'élèvent contre le projet de construire des magasins devant Saint-James ».

Malgré tout, les magasins et les bureaux « temporaires » seront construits devant Saint-James en 1926 sur les terrains de l'église, et ils seront loués pour 30 ans à un entrepreneur privé. Pour accéder aux portes avant de l'église, il fallait passer par une sorte de tunnel, sous une arche donnant sur la rue Sainte-Catherine et, au-dessus de l'arche, se trouvait une enseigne au néon rouge et bleu : l'église disparut de la vue des passants.

Il y eut des problèmes pratiques dès le début. L'entrepreneur ne gardait pas le passage propre et ne payait pas ses taxes à temps. En 1929, le Canada encore était frappé par une grave crise économique. Dès 1933, la compagnie était en retard dans son loyer et, en 1937 – le 50^e anniversaire de la pose de la première pierre – l'église prend le contrôle de l'administration des édifices et continuera à les gérer durant les 65 années qui suivront. Une des premières choses que la paroisse a dû faire, a été d'acquiescer les taxes non payées accumulées sur plusieurs années.

Pendant ce temps, l'église devait négocier avec la Compagnie de transport provincial, qui voulait démolir l'arrière du bâtiment, derrière le sanctuaire, pour y construire un terminus d'autobus. Dans sa proposition, la compagnie offrait à l'école du dimanche la possibilité de s'installer dans un local au deuxième étage du terminus. Les négociations n'aboutiront pas, et l'église dépensera en vain des dizaines de milliers de dollars pour redessiner l'arrière de l'édifice, réduire les dimensions de la salle paroissiale et installer de nouvelles salles de réunion, de même que des bureaux et une petite chapelle au deuxième étage. On découvrira également avec surprise que certaines parties des tours menaçaient de tomber dans la rue et on devra refaire les joints de maçonnerie en 1939, année où les administrateurs rejeteront une autre proposition, cette fois pour construire un garage sous l'église.

Il y a toujours eu une tension, à Saint-James, entre les besoins conflictuels d'entretenir et de soutenir l'édifice d'une part, et ceux de maintenir et de soutenir sa mission et ses programmes d'aide, d'autre part. En 1935, le révérend T.A. Halpenny a publié une brochure intitulée « *Where cross the crowded ways* », au sujet de Saint-James. Il y dresse une liste des activités tenues à l'église cette année-là, à une époque où toutes les églises de Montréal étaient au centre de la vie des communautés. Il y avait deux services, un à onze heures auquel assistaient de 300 à 500 familles, et un à 19 h 30 qui pouvait attirer jusqu'à 2 000 personnes, et qui était suivi de la « *Friendly Half Hour* » (la « demi-heure entre amis ») dans la salle paroissiale. La chorale de 60 voix répétait le dimanche après-midi, et l'orchestre des jeunes donnait une représentation à l'école du dimanche qui se réunissait à 9 h 30 le dimanche matin. Divers cours se donnaient à l'école du dimanche, et un groupe d'hommes se réunissaient au sous-sol pour y entendre de « joyeux cantiques et des présentations inspirantes ».

Durant la semaine, on organisait des rencontres pour les jeunes, garçons et filles, une *Young People's Society*, ainsi qu'un « club des mères » (« *Mother's Guild* »), dont les jeunes enfants étaient pris en charge par

le groupe des *Sunbeams* pendant que les mères priaient et socialisaient. Le vendredi soir, il y avait des programmes d'activités différents pour les adolescentes et les adolescents. Les femmes d'affaires ainsi que les professionnelles se réunissaient le lundi soir pour un souper et l'étude d'un sujet d'intérêt ou pour développer leurs contacts. De jeunes femmes immigrantes, qui travaillaient comme domestiques, se rencontraient le jeudi soir. L'église avait son propre directeur des sports, à temps partiel, M. Reginald P. Thomas. Saint-James avait trois équipes de basket-ball qui jouaient dans la ligue de basket-ball de Montréal, une pour les femmes et deux pour les hommes. On pouvait également suivre des cours d'éducation physique le samedi, qui rassemblaient une cinquantaine de personnes. Le mardi, un groupe d'hommes jouaient aux quilles dans le sous-sol de l'église. De plus, environ 60 jeunes de Saint-James se retrouvaient au *Karry's Bowling Alley*, au coin des rues Peel et Sainte-Catherine pour une compétition de quilles. Il y avait cinq équipes de femmes et quatre d'hommes.

À Saint-James, la musique était créative et remarquable. En plus d'être présents à au moins deux services de prières chaque semaine, la chorale et l'orchestre offraient des concerts. La première représentation à Montréal du *Messie* de Haendel selon la partition originale a eu lieu à Saint-James, de même que plusieurs autres grands oratorios.

Cependant, l'orgue avait besoin d'une sérieuse mise au point. En 1938, après les démissions successives de trois organistes, et après que des dizaines de milliers de dollars ont été dépensés pour refaire les bureaux et les salles de réunions derrière le sanctuaire, les administrateurs et la congrégation ont amassé 18 000 \$ pour la réparation de l'orgue. Casavant Frères, l'entreprise qui continue à en assurer l'entretien, procédera à cette réfection majeure. L'instrument au complet sera refait, et 3 000 des 6 000 tuyaux que possède l'orgue aujourd'hui seront remplacés ou installés. Le buffet existant et les tuyaux de montre seront déplacés d'environ 60 cm vers l'avant, et une nouvelle console sera construite et éloignée du mur pour être installée directement sous l'orgue. (Les jeux d'anches seront refaits en 1956.) Pendant plusieurs années, la société Casavant Frères commanditera les concerts de jeunes organistes à Saint-James. Raymond Daveluy et Bernard Lagacé y feront leurs débuts à Montréal, alors que E. Power Biggs, Simon Preston, Fernando Germani et André Marchal y donneront des récitals. C'est un magnifique instrument qui est toujours utilisé chaque dimanche pour le culte ainsi que pour de fréquents concerts. Chaque été il y a une série de récitals les mardis à midi. De plus, au cours des deux dernières années, on a organisé à Saint-James un marathon

d'orgue, au début mars durant les Nuits blanches de Montréal. Toutefois, l'instrument a encore un besoin urgent de réparations. Leur coût est estimé à 750 000 \$.

En 1936, l'Église Unie du Canada a ordonné sa première femme pasteure. Lydia Gruchy a persuadé les hommes de son église qu'elle avait été appelée par Dieu pour être pasteure, après avoir servi durant 13 ans et assumé différentes charges dans la campagne saskatchewanaise. Il faudra attendre encore onze ans, en 1947, avant que Anne Graham devienne la première femme candidate proposée par Saint-James pour le poste de pasteure. Et la première pasteure de l'église sera Nettie I. J. Wilson en poste de 1955 à 1960.

Les années 50 et 60 ont constitué une période faste pour Saint-James. D'éminents orateurs s'adresseront à des foules nombreuses et attentives dans des conférences publiques. Eleanor Roosevelt, par exemple, a prononcé un discours le 19 mai 1955 dans une église pleine à craquer ; sa venue avait été organisée par l'Association des Nations Unies. Elle écrira dans sa chronique de journal : « Des gens étaient même assis sur les marches et dans les allées. » Jane Goodall y parlera de son travail avec les chimpanzés, illustrant sa présentation avec un film projeté sur le grand écran de cinéma de l'église, qui était suspendu devant les tuyaux de l'orgue. Le controversé psychiatre R.D. Laing est également venu parler à Saint-James. Et durant les années 70, après l'assassinat de son mari, Coretta Scott King s'adressera à une grande assemblée des *United Church Women*.

Cependant, durant les années 70, les anglophones quittent Montréal en grand nombre, et la communauté de Saint-James, déjà affectée par un déclin plus général de la fréquentation des églises traditionnelles, voit chuter le nombre de ses membres. L'église avait refusé de nombreuses offres et recommandations pour être démolie en tout ou en partie, tout au long des années 50 et 60. Toutefois, en 1977, A.E. Lepage, l'agent d'immeuble de l'église, fait une demande à la ville pour un permis de démolition. En septembre de cette même année, l'église est avisée que l'acceptation de cette demande devra attendre encore un an. Et en mars 1978, l'année du 175^e anniversaire de la paroisse, Denis Vaugeois, le ministre des Affaires culturelles du Québec, signifie à l'église son intention de déclarer l'édifice « bien culturel » et lui demande son avis. Le pasteur Victor Fiddes répond que l'église est trop grande et trop dispendieuse pour la paroisse. Elle nécessite des réparations immédiates, qui coûteraient 600 000 \$, que l'église ne peut pas payer. Il ajoute avoir reçu une offre d'achat pour l'église et le terrain, qui rapporterait 5 millions \$ à la com-

munauté de même que 300 000 \$ de revenu annuel. Le gouvernement refuse alors la demande de permis de démolition de l'église et promet d'aider la paroisse à conserver l'édifice. Par la suite, en partie grâce à l'architecte et historien Jean-Claude Marsan, l'église sera déclarée lieu historique national du Canada.

Pendant ce temps, Saint-James envisage d'autres projets d'aide pour les plus démunis : une banque alimentaire dans le sous-sol de l'église ainsi que d'autres services assurés bénévolement par des membres de la communauté.

En 1985, en réponse à la présence de nombreux sans-abri qui venaient chercher de l'aide à l'église, et dont plusieurs avaient des problèmes psychiatriques évidents, le centre de jour *St. James Drop-In Centre* sera mis sur pied et logé au deuxième étage de l'église. Au fil des ans, le Centre est devenu un important partenaire indépendant de l'église, travaillant dans la communauté auprès des sans-abri atteints de problèmes psychiatriques ou autres. Il offre de l'aide psychologique, des repas, des douches, des vêtements, un abri de jour et un milieu de vie pour plus de 250 personnes. Les subventions gouvernementales qu'il reçoit lui permettent de payer un loyer qui constitue un revenu intéressant pour l'église. Le programme d'arts du Centre, appuyé par des artistes locaux, a atteint une certaine notoriété et est reconnu pour avoir aidé de nombreux membres à se trouver un logis : plusieurs artistes, d'anciens sans-abri, sont maintenant prisés par les collectionneurs. Un programme de poésie a conduit à la publication d'un livre qui est vendu dans les librairies du centre-ville. Et de nombreux autres projets originaux émergent sans cesse.

Durant les années 90, la communauté a recommencé à s'agrandir. En 1996, environ 70 personnes, incluant les membres de la chorale, assistaient aux services du dimanche. On voit maintenant des assemblées qui regroupent en moyenne entre 150 et 300 personnes. En 2008, entre 600 et 700 personnes ont participé au culte de Pâques.

Un certain nombre de facteurs ont contribué à cette croissance. D'une part, les locaux commerciaux ont permis à l'église de rester ouverte à une époque où d'autres églises du centre-ville ont dû fermer leurs portes et être démolies ou transformées en condos. Certains membres de ces églises ont donc commencé à venir à Saint-James. Ainsi, lorsque l'église *Erskine and American United*, de la rue Sherbrooke, a été achetée par le Musée des Beaux-Arts de Montréal et a été fermée, plusieurs membres de la congrégation ont décidé de se joindre à Saint-James, entre autres la plupart des membres de sa chorale et son directeur musical, Jean-Sébastien Allaire. M. Allaire est maintenant le directeur de la chorale de

Saint-James. Notons d'autre part que l'Église unie a moins tendance à juger les gens que d'autres confessions. Les personnes divorcées ou les gays et lesbiennes qui veulent s'impliquer dans le culte ont toujours été les bienvenus dans la paroisse et ont joué des rôles déterminants dans sa vie de tous les jours.

Lorsque la Mission communautaire de Montréal/Montreal City Mission de l'Église unie est venue s'installer à Saint-James, on a assisté au début d'un nouveau partenariat. La Mission assure un programme pour les réfugiés, a sa propre émission de radio (*Ici Radio-Refuge* sur Radio Centre-ville) et offre des logements, au cœur du centre-ville, pour un certain nombre de personnes en attente du statut de réfugié. La Mission offre également une clinique d'aide juridique (le programme *Just Solutions/Solutions justes*) qu'elle administre avec l'aide de l'Université McGill, en plus d'un camp de jour installé dans la salle paroissiale l'été, pour les enfants de la ville. En collaboration avec Saint-James, elle parraine une chorale d'enfants interreligieuse et multilingue, la *Every Kid Choir*, qui se produit avec enthousiasme un peu partout à Montréal. De bien des façons, la Mission est un catalyseur pour l'église et ses liens avec la société, mettant en pratique le message d'amour et d'accueil de l'Évangile et proposant des solutions souvent novatrices, basées sur le dialogue et la participation.

L'actuel pasteur Arlen Bonnar est en grande partie responsable du renouveau de l'église. Il a été auparavant aumônier aux soins palliatifs de l'Hôpital Royal Victoria et à la clinique du SIDA de l'Hôpital général de Montréal. Il a également été directeur général de la City Mission après avoir été pasteur dans les Cantons-de-l'Est. Lorsqu'il a été appelé à Saint-James en l'an 2000, il a déclaré à la paroisse qui devait voter pour approuver sa nomination qu'il ne voulait pas être un conservateur de musée et que ce n'était pas dans la tradition de l'Église Unie du Canada de se cacher derrière des portes fermées au cœur de la ville. Il a contribué à mettre sur pied le partenariat public-privé au sein de la Corporation de développement de Saint-James, qui a mené à la démolition des édifices qui cachaient l'église et à la restauration de la façade par les architectes Werleman, Guy, MacMahon et l'entrepreneur général L.M. Sauvé Ltd. Délégué par l'église pour s'occuper de ce projet, l'un des administrateurs, Allen Fuller, un entrepreneur privé et ancien cadre pour une compagnie d'aviation, a lui-même investi d'innombrables d'heures de son temps pour défendre les intérêts de l'église dans le fragile équilibre que constituait un projet d'une telle complexité.

Il a fallu deux ans pour dégager la façade de l'édifice et le coût a dépassé de beaucoup les prévisions initiales. Un des problèmes a été la découverte d'anciens réservoirs d'huile enfouis sous terre, ce qui signifiait qu'il fallait décontaminer le sol. Des poursuites judiciaires ont ensuite retardé les travaux. L'église a enfin dû payer 500 000 \$ à même ses maigres économies, afin de s'assurer, entre autres, que tous les petits artisans qui avaient si bien accompli leur travail durant les rénovations, soient entièrement payés malgré la bataille juridique qui a suivi. Néanmoins, Saint-James a littéralement ouvert ses portes à la ville. En 2007, plus de 100 000 visiteurs ont défilé dans l'église, attirés par sa nouvelle visibilité. La plupart des visiteurs sont intéressés par cette partie relativement peu connue de l'histoire religieuse du Québec. Certains sont attirés par autre chose : un espace spirituel dans le vacarme du centre-ville, qui vibre de plus d'un siècle de prières et de louanges et qui constitue un havre de paix.

Lorsque les édifices commerciaux situés devant l'église ont été démolis, on a découvert environ vingt fenêtres, de même que des sculptures, de l'ébénisterie et quelques portes. Dans la tour située à l'est, il y a un vitrail très particulier. Ce vitrail avait été détruit en grande partie pour assurer un passage entre l'église et les bureaux situés à l'étage. Des artistes montréalais ont été invités à soumettre des projets qui s'agenceraient bien avec ce qui restait de l'ancienne fenêtre et qui souligneraient en même temps la place de la paroisse actuelle du XXI^e siècle dans la continuité du patrimoine de l'église. Le projet retenu, présenté par un professeur du *Studio de Verre*, dans le Vieux-Montréal, nous fait voir des flammes dont les couleurs s'harmonisent avec la verrière du XIX^e siècle qu'on retrouve tout en haut dans la tracerie¹ néogothique. Dans la tradition chrétienne, les flammes symbolisent l'Esprit Saint et la Pentecôte, c'est-à-dire la naissance de l'Église. Ali Atogul, l'artiste qui l'a dessiné, est un immigrant musulman originaire de Turquie. Il dit avoir été inspiré dans la conception de ce vitrail, situé dans une église chrétienne, par le texte des Écritures juives sur Moïse devant le buisson ardent, une histoire que l'on retrouve dans les trois traditions. Cette fenêtre a plus de profondeur qu'il n'y paraît !

1. Une tracerie est une décoration en forme de toile autour des fenêtres dans l'architecture gothique.

La profession de foi de l'Église unie se lit comme suit :

Nous ne sommes pas seuls,

nous vivons dans le monde que Dieu a créé.

Nous croyons en Dieu

qui a créé et qui continue à créer,

qui est venu en Jésus,

Parole faite chair,

pour réconcilier et renouveler,

qui travaille en nous et parmi nous

par son Esprit.

Nous avons confiance en Lui.

Nous sommes appelés à constituer l'Église :

pour célébrer la présence de Dieu,

pour vivre avec respect dans la création,

pour aimer et servir les autres,

pour rechercher la justice et résister au mal,

pour proclamer Jésus, crucifié et ressuscité,

notre juge et notre espérance.

Dans la vie, dans la mort, et dans la vie au-delà de la mort,

Dieu est avec nous.

Nous ne sommes pas seuls.

Grâces soient rendues à Dieu.

Durant plus de 200 ans, l'église unie Saint-James, tout comme celles qui l'ont précédée, a constitué un élément vital de la vie religieuse à Montréal, et ses membres ont voulu mettre en pratique les valeurs exprimées dans ce credo. Saint-James n'a pas pour mission principale la préservation d'un bâtiment de pierres, même si ses membres aiment cet endroit. Le toit coule... On voit parfois tomber de larges portions du plafond... Il y a des fissures dans les murs et, en maints endroits, le plâtre et la peinture s'effritent. L'orgue aurait besoin d'une réfection complète. La plomberie, la ventilation, les installations électriques et le chauffage doivent être refaits. L'église doit amasser des fonds pour tous ces besoins et même plus, tout en maintenant son rôle central, qui est spirituel, dans la vie et les cœurs de ses membres et ceux de la ville autour d'elle. Mais dans un joyeux esprit d'accommodement, M. Atogul a permis à Saint-James de faire savoir, de façon subtile, qu'elle est bel et bien vivante et de retour sur la rue !

Et nous ne sommes pas seuls.

ROB BULL

Le patrimoine vivant de l'église unie Saint-James

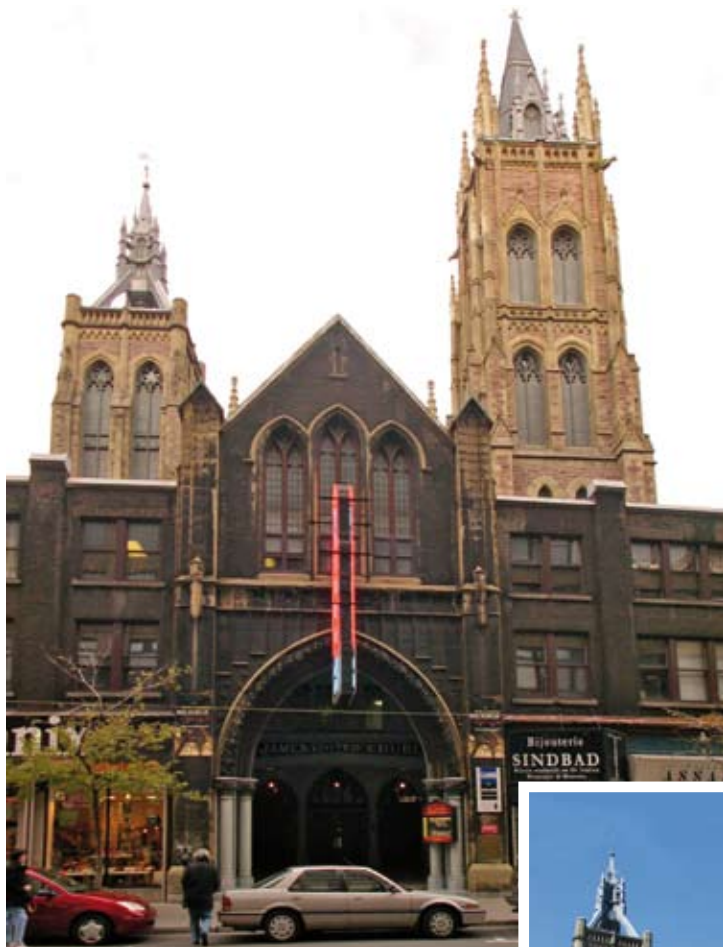


Figure 35. Façade de l'église unie Saint-James avant les travaux de restauration. © CPRQ, 2003



Figure 36. Façade de l'église unie Saint-James après les travaux de restauration. © CPRQ, 2003



Figure 37. Église unie Saint-James. © CPRQ 2003



Figure 38. L'église unie Saint-James et son grand orgue. © CPRQ 2003

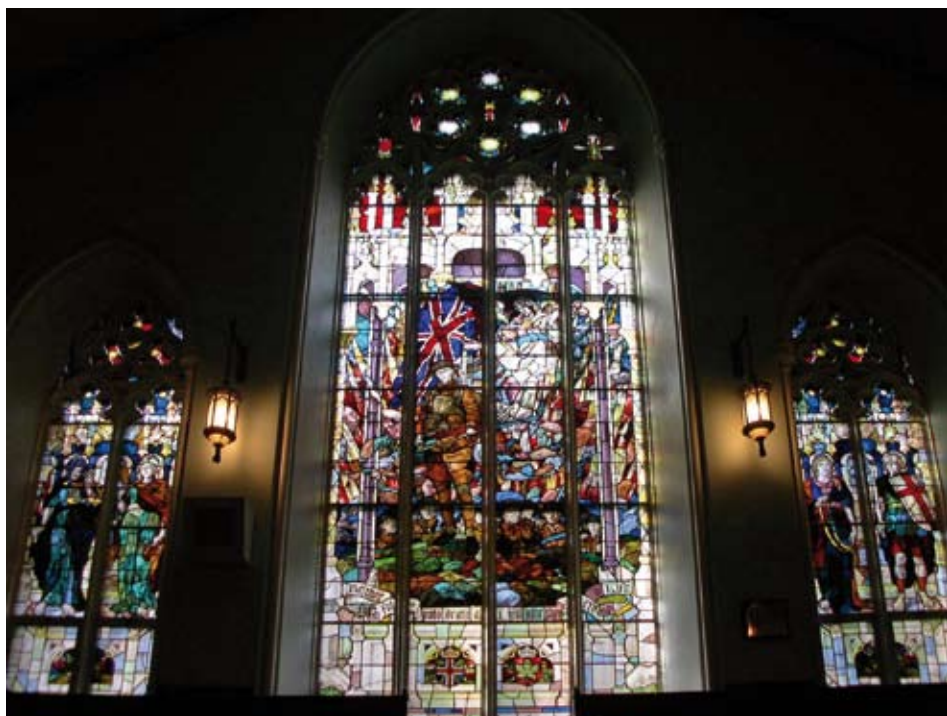


Figure 39. Vitrail de l'église unie Saint-James. © CPRQ 2003

BULL, Rob (2009), « Le patrimoine vivant de l'église unie Saint-James, dans Solange Lefebvre (dir.),

Le patrimoine religieux du Québec, éducation et transmission du sens,
Québec : Les presses de
l'université Laval, p. 317-335